

Pédagogies croisées

Sophie Ronsin

« Pratiquer l'interne est à la portée de n'importe qui, mais parvenir à un résultat est plus difficile », a affirmé le maître de hsing-i-chuan Kuo Yun Shen. Un constat qui pourrait bien être aussi celui de la quarantaine de pratiquants, venus de styles très divers, présents au stage de tai-chi-chuan proposé par Pierre Portocarrero et Jean-Jacques Sagot, les 2 et 3 février dernier, à Nice. Deux jours durant lesquels ces spécialistes d'arts martiaux ont chacun leur tour fait alterner les exercices à deux.

Désirant aller au-delà de la division des écoles et des styles, Jean-Jacques Sagot et Pierre Portocarrero, dont les expériences et les formations martiales pourraient à première vue paraître opposées, se sont mis au défi de trouver une dynamique commune. « Dans le monde du tai-chi et des arts martiaux, les écoles sont cloisonnées. Elles ont leur propre système, dans la pratique comme dans l'enseignement. Le tai-chi étant censé avoir une portée universelle et prônant une logique d'adaptation tant à l'autre qu'aux événements, nous voulions voir, Pierre et moi, si nous étions nous-mêmes capables de nous adapter, si notre enseignement pouvait s'adapter à celui de l'autre », explique Jean-Jacques Sagot.

Ce professeur d'éducation physique, qui enseigne le tai-chi au lycée depuis vingt ans, a travaillé avec les tenants du style Cheng Man Ch'ing, branche dite « taiwanaise » du style Yang. Ces dix dernières années, il a élargi sa recherche en étudiant avec les descendants de la branche shanghaienne, dans la lignée de Fu Zhong Wen, et il la complète désormais avec les styles Sun et Wu. De son côté, Pierre Portocarrero, enseignant d'une école ancienne de karaté, le gembukan tode, et de tai-chi, qu'il a respectivement étudiés auprès de maître Ogura et de Yang Ming Shi, ainsi que du pakua chang de Wang Shu Chin, confie avoir toujours pensé que, « entre pratiquants et enseignants vraiment passionnés, un échange était possible ». « Notre objectif était de créer une synergie d'enseignement par un partage d'expériences différentes. Jean-Jacques a un approfondissement dans certains styles que je n'ai pas, mais nos deux champs d'expérience convergent sur des compréhensions de fond identiques de certains principes décrits et transmis par de nombreux maîtres », précise celui qui pratique les arts martiaux depuis maintenant quarante ans.

Une synergie et un partage auxquels le duo, faisant de la mise en commun de leurs connaissances spécifiques un atout, semble être parvenu : « Tous deux travaillaient sur les mêmes thèmes, mais chacun rebondissait sur le travail de l'autre. Ce n'était pas linéaire. Leur approche étant différente,

cela nous donnait plusieurs portes d'entrée pour aborder une même notion et tester une même sensation, qui parfois passe mieux avec une autre consigne », estime Michelle, une des participantes, adepte du tai-chi depuis une vingtaine d'années.

A l'image de leur parcours de recherche, la pédagogie de ces deux enseignants se révèle elle aussi différente, chacun possédant sa sensibilité propre dans la manière de transmettre. Mais, dans ce domaine-là également, Pierre Portocarrero et Jean-Jacques Sagot s'accordent à considérer leurs visions comme étant complémentaires : « J'ai l'habitude de partir de généralités, de globalités, avec des exercices pour développer certaines sensations. Jean-Jacques a adopté la pédagogie qui peut paraître opposée : partir de critères techniques précis qui serviront à mettre en place ces mêmes sensations. L'un comme l'autre, on sait utiliser les deux aspects et on a voulu souligner la complémentarité des deux approches, souvent vues en Occident comme contradictoires », explique Pierre Portocarrero. « Dans la pédagogie de la motricité, il existe schématiquement deux voies, complète Jean-Jacques Sagot. Soit on s'appuie sur une pédagogie analytique, qui utilise des processus d'apprentissage progressifs en décomposant et recomposant les gestes à acquérir, soit on s'appuie sur une pédagogie de la situation, c'est-à-dire qu'on met en place des situations ouvertes, sans donner de consignes précises d'apprentissage, et c'est l'adaptation qui engendre l'acquisition de conduites motrices. Il n'y en a pas une meilleure que l'autre. Tout dépend du cadre, du public, des objectifs. Au début du stage, Pierre a utilisé la seconde. En relais, j'ai repris les mêmes thèmes avec l'autre pédagogie. »

L'aller-retour continu entre deux enseignants et deux approches qui a caractérisé ces journées d'entraînement semble relever d'une dynamique originale, dans un milieu où prévalent parfois, outre les logiques d'encadrement des disciplines, qui ne permettent pas toujours de telles initiatives, certaines rivalités. « Aucun des deux ne prêchait pour sa paroisse ni ne dénigrait la discipline de l'autre, ce que j'ai vu faire dans certains stages de karaté », raconte Gabriel Dalmas, enseignant de goju-ryu shodokan, style de karaté d'Okinawa, représenté en France par maître Oshiro, soulignant ainsi l'absence de dualité entre les deux spécialistes, qui avaient choisi de faire du tui shou, un travail nécessitant en lui-même l'écoute du partenaire, le thème fondamental du stage. Un exercice qui, réalisé avec présence et attention, place le pratiquant face à la qualité de son enracinement et de son relâchement.

Michelle, la pratiquante de tai-chi, voit ainsi la « poussée des mains » comme une véritable « mise en situation, une manière de tester ce qui est travaillé lors de la pratique. Les thèmes de l'enracinement et du relâchement prennent un autre sens quand il y a quelqu'un en face. C'est une façon de se confronter à la réalité de ce qu'on travaille. Quand il y a une poussée, on perçoit où ça

bloque ». Exercice de base de la pratique avec partenaire dans le tai-chi, discipline habituellement rangée parmi les arts internes, ce qui fait souvent oublier son caractère d'efficacité martiale, le tui shou peut cependant posséder un intérêt également pour ceux qui pratiquent des arts considérés externes, la frontière entre les deux catégories se révélant parfois essentiellement théorique. « Le karaté d'Okinawa vient de la boxe de Chine et, dans notre école, on travaille l'équivalent des tui shou, qui sont les ancêtres de nos kakie, explique Gabriel Dalmas. Nos exercices sont différents, mais le goju-ryu traditionnel d'Okinawa est un travail du relâcher, difficile pour nous à comprendre et à réaliser. Je suis venu approfondir mes recherches. C'était une sorte de retour aux sources, aux fondamentaux. Ça m'a permis d'inclure certains exercices dans ma pratique et dans mon enseignement. »

Poussées, absorptions, techniques de clefs de bras, ces derniers ont aussi mis le doigt sur la difficulté du passage de la théorie à la pratique quant aux grands principes du tai-chi. « Il faut percevoir et utiliser les points faibles de l'autre », rappelle Jean-Jacques Sagot, en demandant aux stagiaires d'effectuer une saisie du partenaire à la gorge. « Il faut stresser l'autre. Le stress, c'est adaptatif », complète Pierre Portocarrero, précisant dans le même temps qu'un excès de stress devient facteur de blocage... Des propositions d'exercices qui auront peut-être parfois surpris les pratiquants de tai-chi-chuan, pas toujours accoutumés à ce type de travail. A moins qu'ils ne soient arrivés, là aussi, à la même conclusion que Kuo Yun Shen : « L'interne masque la boxe, et un pratiquant d'interne ressemble à tout sauf à un boxeur », qui souligne comme un truisme combien les apparences de l'art martial sont quelquefois trompeuses.